

Face aux piles

Par Pierre Marcelle

Vies édifiantes

FRANÇOISE GIROUD
Arthur ou le Bonheur de vivre
Fayard, 213 pp., 98 F.
JEAN-FRANÇOIS DENIAU
Mémoires de 7 vies (tome 2)
Plon, 486 pp., 135 F.

Les vies qu'ils eurent, ces deux-là ! Des vies comme ça, normal qu'il s'en fasse des livres pour faire rêver les petits et éduquer les grands – et vice versa. Des livres comme ça, qu'on examinera avec, d'une part, le respect dû aux ancêtres de leur vivant momifiés, et, d'autre part, l'instinctive défiance qu'inspire l'unanimité dans la laude.

La dame, d'abord. Certainement, Françoise Giroud est respectable; depuis près d'un demi-siècle que, sous des formes diverses, elle nous décrit son temps et réécrit ses mémoires, on serait malvenu de l'ignorer. Cette version-là est brève, qui raçle un peu les fonds de tiroirs à souvenirs et anecdotes non encore exploités, ou pas trop, et qui sent son procédé – dont l'exergue au demeurant ne fait pas mystère («*Que faire d'un passé? Mais tu le sais bien! des phrases!*» Paul Valéry). La qualité de Françoise Giroud est de s'être faite seule, en partant de peu; d'avoir souffert jeune, en quelque sorte, et fait des choix décisifs dans des temps difficiles. Les temps apaisés l'ont récompensée, qui la verront centriste, patronne de presse, ministre et best-seller.

Un appétit de vie et une lucidité coquette («*D'ailleurs, je n'ai pas eu un grand destin. Tout au plus ai-je fait carrière, c'est autre chose*») ont définitivement consacré la femme-la journaliste-la Parisienne (1) aux avis unanimement autorisés: avoir côtoyé, depuis tant de lustres et sous ceux de tant de salons, tout ce que le siècle a compté d'esprit et de pouvoir supposé ou réel a érigé Giroud en commentatrice très sollicitée de l'actualité qui va vite – du retour des talons hauts à l'usage de la dope chez les footballeurs professionnels, en passant par le dernier remaniement ministériel et l'avenir du Web. A tenir sur toutes choses des propos si évidemment consensuels, Françoise Giroud est chez elle dans (presque) tous les magazines. De ses articles, elle tire ponctuellement des rentes avec des livres, dans le ventre mou desquels on cherche désespérément quelque chose avec quoi on pourrait ne pas être d'accord; on ne trouve pas, bien sûr; alors, forcément, on s'ennuie poliment, comme aux livres sans enjeu.

Dans les mémoires de Jean-François Deniau – autre centriste et honnête homme, certainement, au même titre que Françoise Giroud est honnête femme –, l'hypothèse de la mort annoncée suscite aussi des pages assez convenues. Comme s'il fallait se tenir bien jusqu'au bout, même devant la camarde. Avec des phrases tournées comme des pieds de bureau Empire dans le faubourg Saint-Antoine, Deniau écrit de sa classe, à quoi personne n'échappe. Les études qu'il faut faire quand on est comme lui bien né (Sciences-Po, l'ENA, tout ça), et qu'il fit, la carrière qui s'ensuit, l'ont naturellement conduit à l'Académie française, ce qui ne constitue certes

pas une garantie de qualité littéraire (2). Je m'apprêtais à sourire sans cruauté (j'avais même un peu commencé) au déroulé de cette autre vie exemplaire traversant l'Histoire en toute bonne foi réécrite. C'est que je me méfiais d'un homme qui fut ministre de Messmer, de Chirac et de Barre, regarde aujourd'hui encore Nixon comme «*un excellent président des Etats-Unis qui saura mettre un terme à la quasi-guerre civile des ghettos noirs*» et expédie en deux lignes prudentes le «*choc*» de la répression de Tien Anmen; de ce type d'aventurier qui, invoquant Surcouf, Monfreid, Kessel et Saint-Exupéry en devenant le premier navigateur transatlantique triple ponté coronarien, je me méfiais, car la fausse modestie reste une expression privilégiée de l'orgueil. Je me méfiais excessivement: ses mémoires sont denses, et, sur les détails ethnoculturels, extrêmement instructifs, où Deniau se révèle cultivé autant qu'il fut curieux. A son crédit, quelques initiatives qu'il prit en Afghanistan et en ex-Yougoslavie, notamment, forcent le respect. Assez pour que l'auteur ait pu se dispenser de ces poses de marginal «*inattellable*», de rebelle et de franc-tireur.

C'est dans cette marginalité revendiquée, mais finalement assez peu crédible (car la diplomatie comme la politique s'accommodent fort bien des coups tordus), que Deniau rejoint Giroud, là où trop d'humanité ou d'humanitaire finit par tuer l'humain. A la relation de toutes les vies que ces deux vaches sacrées ont vécues manque une part d'inavouable, celle d'«*un homme dans toute la vérité de sa nature*», comme confesse Jean-Jacques. Quoi! Ne se sont-ils jamais conduits, l'une et l'autre, une fois au moins comme des salauds? N'ont-ils jamais songé à employer, au service de leurs fins très dignes, des moyens indignes? Cela ne se saura pas, car cela ne se dit pas, ni ne s'écrit, dans la langue de bois tendre qui sculpte les statues de commandeur et laisse peu de place aux failles et fêlures par quoi passe la littérature. Mais il ne s'agit pas de littérature. Françoise Giroud et Jean-François Deniau écrivent pour la postérité.

(1) Du nom d'un autre de ses recueils de mémoires, *le Journal d'une Parisienne* (trois tomes au Seuil – 1994, 1996, 1997).

(2) Ni de qualité tout court, d'ailleurs. Il paraît – j'ai appris ça à l'occasion du procès de Papon – que Maurice Druon est secrétaire perpétuel de l'institution Académie française. C'est dire.

PS. J'ai traité ici, voici deux semaines, du *Comédie* de Bernard-Henri Lévy. Je ne tenais pas mon propos pour si gratifiant qu'il pût servir d'argument promotionnel; d'où ma surprise éternée quand je l'ai découvert, édulcoré, dans un placard publicitaire de Grasset pour l'ouvrage en question. Le procédé, pas neuf, relève évidemment de la rouerie des marchands de pub, à base de découpages et tripatouillages du texte –, procédé qui chaque fois me choque et me chauffe. En conséquence, je vous serais reconnaissant, les gars, de retirer une fois pour toutes mon nom de vos promos. Merci.